

« Nous avons marché de nuit pendant deux mois »

Amira vit dans les Montagnes neuchâteloises depuis plus de 20 ans. Elle a construit sa vie ici, après avoir quitté l'Erythrée avec trois de ses jeunes frères et sœurs. Elle avait 15 ans.

Lorsqu'elle prépare du café érythréen, Amira s'assied sur un petit tabouret à vingt centimètres du sol. Devant elle, un trépied contenant du charbon lui permet de faire bouillir le breuvage... au milieu de sa cuisine au carrelage étincellent. « Ça me prend deux heures pour faire un café de manière traditionnelle, je trouve des grains non torréfiés à la Semeuse et je prépare tout moi-même. Le goût, au final, est très différent », raconte Amira avec un grand sourire. Cette Erythréenne, mère de deux enfants, adore partager les us et coutumes de son pays, c'est un moyen pour elle de ne pas oublier d'où elle vient. Issue d'une famille de neuf enfants, elle a grandi dans un quartier résidentiel de la capitale, Asmara, dans une maison entourée d'un joli jardin.

La guerre et ses privations

« Nous étions treize pour trois chambres mais nous faisons partie des privilégiés. Notre mère se démenait pour trouver de la nourriture, car il n'y avait plus rien à cause de la guerre, mais elle se débrouillait toujours pour trouver quelque chose ! Nous avons souvent plus que nos voisins », se souvient Amira qui retourne régulièrement dans son pays, malgré la guerre civile qui gangrène actuellement l'Erythrée. Lorsqu'elle était petite, le conflit était d'un autre ordre : le pays, ancienne colonie italienne, se battait pour obtenir son indépendance face à l'Éthiopie, à laquelle il avait été rattaché. Ce qui fut possible...

mais après 50 ans de luttes acharnées et des milliers de morts. La guerre, vue au travers du regard de petite fille d'Amira, se résume par quelques images fortes : des coups de feu alors qu'elle s'amusait dehors ; l'intrusion dans sa maison des militaires éthiopiens, qui retournaient tout... même la farine ; la lumière éteinte le soir pour ne pas attirer l'attention ; le thé que personne ne buvait car il n'y avait pas de sucre. Mais Amira préfère se souvenir des bons moments plutôt que de ressasser les douleurs du passé. Peu de gens connaissent la manière dont elle a dû quitter son pays.

Une longue marche

A 15 ans, elle est partie sur les routes de l'exil avec sa sœur jumelle et deux de ses jeunes frères et sœurs, également des jumeaux. « Mon oncle est venu nous chercher à la sortie de l'école et il nous a confiés à un passeur. Nous n'avons même pas pu dire au revoir à notre maman », soupire Amira qui est partie à pied avec une quinzaine de compagnons d'infortune. « Nous avons des cloques à force de marcher et je suis tombée gravement malade. On se déplaçait uniquement de nuit. Le jour, on se cachait dans les broussailles pour éviter les militaires. » Dans les endroits moins dangereux, le groupe était accueilli et nourri par la population locale, qui leur prêtait aussi parfois des chameaux. Après deux mois de marche, Amira et ses frères et sœurs sont arrivés au Soudan. Ils portaient les mêmes habits qu'ils avaient enfilé un beau matin pour aller à l'école. Ils n'avaient plus rien mais ils étaient sains et saufs. « Nous avons dû fuir ainsi, car les militaires éthiopiens recherchaient mon frère qu'ils accusaient d'être un espion. Il n'avait que 18 ans et

son seul tort était de faire l'école buissonnière de temps à autre. Mais les soldats le voulaient et ils ont menacé ma mère de prendre tous ses enfants si elle ne leur donnait pas son fils. L'armée en était capable : nous l'avions vu exécuter des gamins du quartier sous les yeux de leurs parents», s'exclame cette femme courageuse, qui apprécie la chance d'avoir survécu à son pénible voyage. Beaucoup d'Erythréens sont décédés en tentant de quitter le pays, arrêtés par la faim ou les bêtes sauvages. « Parfois les passeurs dépouillaient les gens et les laissaient seuls en pleine brousse. C'est arrivé à un de mes frères aînés », se souvient Amira qui devra attendre huit ans avant de pouvoir à nouveau parler à sa mère... par téléphone.

Sur un banc à Genève

Du Soudan, ils ont pris l'avion et après avoir transité par l'Italie, ils se sont retrouvés sur un banc à Genève, à deux pas des services sociaux. « Le passeur nous a laissés là et nous a dit d'attendre. Nous n'avions jamais entendu parler de la Suisse, c'était l'hiver et on crevait de froid avec nos habits! » Par chance, une Erythréenne est passée par-là, elle a écouté leur histoire et les a emmenés aux services sociaux. « Le plus difficile avec les autorités helvétiques a été de leur prouver notre identité, sourit Amira. On était deux paires de jumeaux et en plus, on est né le même jour, à trois ans d'intervalle. Les policiers ne voulaient pas le croire ! Pourtant, c'est la vérité ! » Placés à la Chaux-de-Fonds, les quatre jeunes émigrés ont été logés à la Sombaille Jeunesse, seule structure pouvant les accueillir ensemble. Amira a ensuite travaillé dans une crèche, avant d'entrer comme ouvrière dans une entreprise horlogère, qu'elle quittera après neuf ans. « Nous nous sommes très bien intégrés en Suisse, raconte Amira. Mes sœurs sont parties à Genève mais moi, je

suis toujours restée dans la région. » Cette femme pleine d'entrain vit actuellement au Locle avec son mari et ses deux enfants, dans un quartier majoritairement sicilien. Sa porte est toujours ouverte et l'hospitalité, pour elle, une seconde nature. « L'ambiance est très sympa ici, tout le monde se salue, on boit l'apéro dans le jardin avec les voisins. Pas besoins de se téléphoner ! Tout est très spontané... comme en Afrique », sourit Amira qui souhaite transmettre son héritage culturel à ses enfants, deux charmants petits métisses de 6 et 8 ans. Elle leur apprend sa langue, le tigrina, et les emmène avec elle en Erythrée, où vit toujours leur grand-mère...

Cette rubrique, soutenue par le bureau du délégué aux étrangers du canton de Neuchâtel, se veut un apport constructif dans la compréhension interculturelle et souligne la diversité de la communauté étrangère neuchâteloise.

Rubrique spéciale Neuchâtois
Ce qu'elle aime le plus dans le canton de Neuchâtel : « La population. Les gens sont super sympas... surtout dans le Haut ! »
Son lieu préféré : « La discothèque de la Chaux-de-Fonds. J'adore danser et je rattrape les années perdues : en Erythrée, il y avait toujours un couvre-feu le soir. »
Son plat préféré : « J'adore la nourriture chinoise. »
Ce qui l'a surprise à son arrivée en Suisse : « L'odeur de la fondue. »
Ce qui lui manque le plus de son pays : « Sa mère, la famille et le soleil. »
Ce qu'elle changerait au Locle si elle avait une baguette magique : « Rien ! »
Sa devise: « Etre heureux avec ce que l'on a ! »